

COMMENT ET POURQUOI VIVRE ET AIMER AU MILIEU DES RUMEURS ?

Recension du livre de ILUNGA Kayombo Bernard, *Vivre et aimer au milieu des rumeurs*, Lubumbashi, Editions de l'Espoir, 2004.

Professeur Abbé MPALA Mbabula Louis

**UNIVERSITE DE LUBUMBASHI
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE**

abelouimpala@yahoo.fr
www.louis-mpala.com

Le philosophe écrivain salésien, le R.P. Bernard Ilunga Kayombo, a publié aux Editions de l'Espoir de Lubumbashi un essai intitulé **Vivre et aimer au milieu des rumeurs**, sous le dépôt légal n° 03.20.2004.0199.

De quoi s'agit-il ? Notre philosophe fait de la **RUMEUR** *l'objet spécifique* de ses recherches. A dire vrai, tout est objet de recherche pour le philosophe. Qu'est-ce que la rumeur ? Quelle est sa vraie nature ? Quel est son rôle ? Que révèle-t-elle ? Peut-on vraiment vivre authentiquement et aimer réellement au milieu des rumeurs ? Si oui, comment y parvenir ? Voilà quelques questions auxquelles le philosophe de Kansebula¹ après Guillaume Ladrille, essaie de répondre en interpellant son lecteur.

Comment faire pour vivre heureux au milieu des rumeurs ? Celle-ci est la question de départ. Sa brochure se donne la tâche de répondre à la question **comment faire pour vivre heureux au milieu des rumeurs et non ou que faire pour vivre heureux au milieu des rumeurs**. Peut-on philosophiquement séparer **le comment faire du que faire** dans une question existentielle ? L'auteur a-t-il réussi son pari ?

Si l'introduction a une allure purement philosophique, le reste du livre est abordable par n'importe qui.

Muni de la méthode phénoménologique et de la technique d'observation directe, philosophe anthropologue et fin psychologue, le R.P. Bernard Ilunga décortique la rumeur et l'étale nue devant nous. La rumeur existe. Les cancanières et les cancaniers la font vivre. Ils trouvent des gens pour les entendre. Les « auditeurs » (p. 10) manquent d'esprit critique. Serait-ce par paresse d'esprit ou cela proviendrait d'un relent de la tradition orale ? se demande l'auteur. Il rejette la seconde proposition. Qui fait circuler la rumeur ? Une religieuse (p. 12), un intellectuel (p. 11). La rumeur fait cracher sur la dignité des autres. On se réjouit des malheurs des autres et on partage ces réjouissances avec les autres (p. 12). Quel sadisme ! observe le fin psychologue Ilunga. Il a déjà exercé ses analyses psychologiques dans ses différents romans publiés au pays et à l'étranger. De la page 5 à la page 14, le philosophe Bernard Ilunga détraque et dénonce la bêtise, qui est ici la rumeur. Il nous inquiète tous, nous qui sommes des « rumoristes ».

¹ Il était, en ce moment là, à Kansebula où il dirigeait le scolasticat salésien. A présent, il est basé à la Maison culturelle SAFINA.

En philosophe anthropologue, il connaît l'homme en cette boutade : « Dis-moi comment tu parles des autres... » (p. 13) et je te dirai que tu es, dois-je le compléter. Alors comment faire pour vivre heureux au milieu des rumeurs ? En pasteur -n'est-il pas prêtre ? –moraliste, Bernard Ilunga Kayombo s'adresse d'abord à ceux qui prêtent l'oreille aux rumeurs : le devoir de charité de première importance serait de faire revenir à la raison les cancanières et cancaniers en exerçant son esprit critique (p. 10), ainsi on ne sera plus complice de leur mal (p. 10).

A ce propos, notre auteur fait remarquer que « le coupable [l'homme sur qui on fait courir les rumeurs] doit toujours être distingué de la faute. L'homme, tout homme, est toujours au-dessus de ses actes » (p. 11). Ceci le pousse à dire que « pour un chrétien [et pour tout homme, dois-je ajouter], l'amour du prochain commence déjà dans la bouche » (p. 11). A la cancanière et au cancanier, Bernard Ilunga donne ce conseil : « Aie l'amabilité de ne pas faire du malheur de l'autre le motif de ta joie » (p. 11). Autrement dit, aux « rumoristes » et aux « auditeurs » (p. 10), Ilunga Kayombo exige « un regard positif sur les autres » (p. 12). Est-ce toujours possible ? **That's the question.** L'homme n'est-il pas cet animal qui juge toujours ? Bernard Ilunga est convaincu que cela est possible et il le démontrera. A-t-il réussi à nous convaincre ? Cela est une autre question. Comment doit se comporter la « victime » ? Ou mieux comment la victime doit-elle faire pour vivre heureuse au milieu des rumeurs ? C'est ici que notre auteur voit l'autre face de la rumeur. Vraie ou fausse, la rumeur a du positif : pouvoir servir de moyen pour se connaître (p. 15). En d'autres mots, l'on doit apprendre à « s'auto-évaluer grâce aux rumeurs » (p. 15), du point de vue de ses actions, de son comportement, de ses habitudes. Muni de la méthode phénoménologique, Bernard Ilunga dit que « nos actes nous renvoient l'image assez fidèle de nous-mêmes » (p. 15). Autrement dit, les actes sont l'épiphanie de l'homme, même si ce dernier « est toujours au-delà de ses actes » (p. 11). Ainsi, « il y a beaucoup de sagesse à chercher d'abord notre part de responsabilité dans tout ce qui nous arrive avant de chercher, peut-être à tort, la part des autres » » (p.15), nous conseille-t-il. D'où « le je-m'en-foutisme total, comme règle de conduite devant la rumeur, est une attitude irresponsable » (p. 16), martèle-t-il. Tenons aussi compte de la rumeur, car elle peut « faire fonction de miroir qui réfléchit notre propre image » (p.16). La rumeur, quand elle est vraie, joue aussi le rôle de « sanction sociale de nos actions et de notre comportement dans la cité » (p. 16). La meilleure attitude est « le silence et le sang-froid pour faire face » (p. 16). L'homme n'est-il pas fait pour faire face, et faire face à tout ? (p. 17).

Toujours à la victime, notre philosophe demande de ne pas « **devenir une phrase d'autrui** » (p. 19). Qu'est-ce à dire ? Il faut éviter de « s'identifier aux dires des autres » (p. 19). « Devenir une phrase d'autrui, explique notre auteur, c'est précisément cela : manquer de position personnelle, bouger, danser au rythme des rumeurs » (p. 20). Comment ne pas l'être ? Bernard Ilunga répond : « Laisse les gens penser de toi ce qu'ils veulent, ils se fatigueront ! Toi, vis, cherche de bien vivre selon ce qui est bien » (p. 20). Pour conjuguer et exorciser le démon de « phrase d'autrui », notre auteur fait appel à toute une armée, à savoir Don Bosco, William Shakespeare (p. 23), Jean de la Fontaine (p. 24, 41), Socrate (p. 35), Bouddha (p. 36), Plutarque (p. 41), Nicolas de Chamfort (p. 41), Empédocle (p. 46), sans oublier Jean Horang. Jésus-Christ n'est pas oublié, car il est son Dieu et son Sauveur.

En dernière analyse, le R.P. Bernard Ilunga Kayombo (BIK en sigle), recommande « **la patience comme art de vivre** » (p. 39). Voilà qui le pousse à cette exhortation : « Vis ta vie, aime ton Dieu et ton prochain... comme si de rien n'était » (p. 39-40). Pour ce faire, « l'humour ou savoir rire de soi et des événements » (p. 43) sera une stratégie existentielle. C'est dans ce dernier chapitre parlant de la patience que le titre du livre se justifie.

Ces quelques lignes résume ce que j'ai retenu de ce livre et ce n'est pas tout.

Appréciation critique

Le livre a le courage de s'attaquer à la rumeur qui brise la vie des gens et des communautés. Le livre est une interpellation. Si les conférences, les recollections et les retraites sont faites à partir de ce livre, l'auteur rendra encore plus de service à tous les « rumoristes » et les « auditeurs ».

Ce livre, d'une lecture simple, est un best-seller et une cure d'âme. Il est à lire et à mettre dans nos cœurs et bibliothèques. Ainsi, nous deviendrons des femmes et des hommes **debout**. Il donne une raison de plus de vivre. La conclusion du livre est une prière montrant que de par nos forces humaines, il est difficile de transcender les rumeurs, car la patience humaine est limitée. D'où l'appel du secours du Seigneur Dieu. Ceci est valable pour les croyants.

Toutefois, pour moi philosophe, quelques questions surgissent : l'auteur nous livre-t-il une biographie déguisée ? A-t-il survécu aux rumeurs ou a-t-il vu quelqu'un succomber sous les coups de la rumeur ? Le post-scriptum semble répondre à mes questions, mais il ne me satisfait pas complètement quand il dit : « L'auteur ne sait pas et ne peut dire, cependant, en quelle mesure il aurait été sincère avec soi-même dans ce règlement de compte à soi-même » (p. 47). De quel compte s'agit-il ? N'avons-nous pas droit de le savoir ? Si pour notre auteur « l'écriture prend la forme d'un geste de sépulture » (p. 47), **qui** ou **quoi** enterre-il ? Il parle d'un « devoir d'oubli » (p. 47) comme il y a « un devoir de mémoire » (p. 47) ; peut-on oublier ce dont on parle, indirectement soit-il ? Qu'il nous dise ce qu'il a le devoir d'oublier, et nous, nous nous en souviendrons toujours pour rectifier nos tirs. Courage, dites-le-nous ! Nous restons toutes oreilles et yeux ouverts. L'auteur veut « éteindre les souvenirs traumatisants du passé » (p. 47). Lesquels ? Dites-le-nous pour que nous ne puissions pas croire que nos traumatismes sont les pires². Vous savez, on se console aussi en disant que je ne suis pas le seul à le vivre. Donnez-nous cette occasion.

L'auteur a cité tant des personnes pour nous convaincre de l'importance de **la patience comme art de vivre**, mais il a oublié de nous signaler ses sources pour que nous puissions aussi parcourir le même chemin que lui. Qu'on y pense dans la deuxième édition qui répondra à nos questions.

A vrai dire, l'auteur n'avait pas totalement raison d'exclure le **QUE FAIRE à côté du COMMENT FAIRE pour vivre heureux au milieu des rumeurs**. A mon humble avis, les deux sont les deux faces de la médaille qu'est l'homme. Le **QUE FAIRE** va naturellement avec le **COMMENT FAIRE**, et il est revenu au galop dans son dernier chapitre. Il a écrit : « Que faire alors, lorsque, un jour ou l'autre, on se retrouve être objet des rumeurs... ? » (p. 39). Ce qui est vrai. Je m'adresse à un philosophe et la discussion sur les concepts ou mots n'est pas gratuite.

Après avoir lu ce livre, il y a de quoi ne plus être « rumoriste » et « auditeur ». Priez pour nous. Merci.

² Le Philosophe Démocrite est pertinent quand il nous invite à ne pas considérer nos malheurs comme les pires, et il nous demande de tenir à l'esprit que les problèmes des autres sont pires que les nôtres. Cette attitude nous permettra, pense-t-il, de n'être pas tristes devant les difficultés de la vie.



Union dans le partage de nos recherches et « solidarité dans le courage de penser » (votre mot de dédicace).